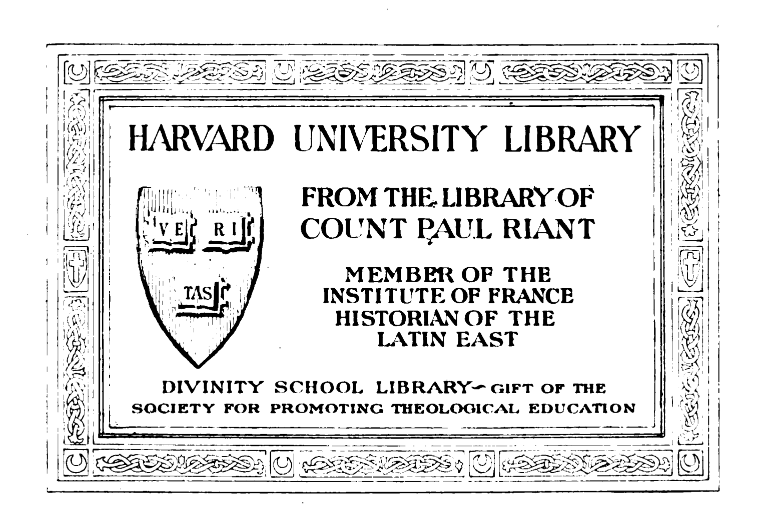
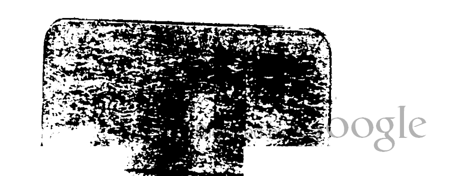
Balme - Jourdain Cathala de Sévérac - 1886


HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
VE RI TAS
DIVINITY SCHOOL LIBRARY — GIFT OF THE
SOCIETY FOR PROMOTING THEOLOGICAL EDUCATION



hommage de l'auteur

LE VÉNÉRABLE PÈRE

JOURDAIN CATHALA

DE SÉVÉRAC

Évêque de Coulam (Quilon)

Sur la côte de Malabar, aux Indes Orientales

(1306-1336)

PAR

LE P. FRANÇOIS BALME

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS



(Extrait de l'*Année Dominicaine, 1886*,

Bulletin mensuel des Frères-Prêcheurs de la Province de France.)

LE

V. P. JOURDAIN CATHALA

DE SÉVÉRAC

Évêque de Coulam (Quilon)

Sur la côte de Malabar, aux Indes Orientales.

(1306-1336)



« Le baiser fraternel de Dominique de Guzman et de François d'Assise, a écrit le P. Lacordaire (1), s'est transmis de génération en génération sur les lèvres de leur postérité. Une jeune amitié unit encore aujourd'hui les Frères-Prêcheurs aux Frères-Mineurs. Ils se sont rencontrés dans des offices semblables sur tous les points du monde ; ils ont bâti leurs couvents aux mêmes lieux ; ils ont mendié aux mêmes portes ; leur sang répandu pour Jésus-Christ s'est mêlé mille fois dans le même sacrifice et la même gloire. »

La première moitié du treizième siècle n'était pas écoulée que les fils spirituels des deux saints fondateurs, avaient, six cents ans à l'avance, rendu dans les missions lointaines le plus magnifique et irrécusable témoignage à la vérité de cette éloquente parole. Déjà, en effet, à cette époque, on les voyait

(1) Vie de S. Dominique.

partout aux avant-postes de la chrétienté, en face de la barbarie, et à toutes les frontières du monde civilisé : en Scandinavie, en Pologne, en Russie, en Hongrie, en Valachie, en Bosnie, à Constantinople, en Syrie, en Palestine, dans la Tunisie et au Maroc.

Dans la seconde moitié du treizième siècle, ce mouvement admirable d'évangélisation de la part des deux Ordres en Orient ne fit que s'accentuer.

En l'année 1291, partaient d'Avignon pour la Chine, le dominicain F. Nicolas de Pistoie et le franciscain, F. Jean de Monte-Corvino, ambassadeurs du Pape auprès de l'empereur des Tartares. Ils suivirent la route que prit trente ans plus tard, celui dont nous esquissons la vie. Arrivé au tombeau de l'apôtre saint Thomas, à Méliapour, près de Madras, le dominicain succombant à la fatigue d'un si pénible voyage mourut entre les bras de son Frère le franciscain, lequel, après avoir déposé les restes bénis de son compagnon dans l'église de Saint-Thomas, s'embarqua, à la première occasion, bien qu'il fût seul, pour la Chine. Sur cette terre de l'Extrême-Orient, sous la puissance des conquérants mongols, F. Jean de Monte-Corvino vit bientôt mûrir des fruits abondants de salut. Il l'a raconté lui-même dans deux lettres dont voici quelques extraits :

Khan-Balik (Pékin), au royaume de Cathay (Chine),
le 8 du mois de janvier 1305 (1).

« Moi, Frère Jean de Monte-Corvino, de l'Ordre des Frères-Mineurs, j'ai quitté Tauris, capitale de la Perse, l'an du Seigneur 1291. J'ai pénétré dans les Indes où je suis demeuré treize mois près de l'église de Saint-Thomas, Apôtre.

(1) Wadding, tome VI, édit. 173. — L. Mosheim. append., p. 114.

Là, j'ai baptisé environ cent personnes. Mon compagnon, F. Nicolas de Pistoie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, y est décédé et a été enterré dans l'église. Pour moi, pénétrant dans le Cathay (1), domaine de l'empereur des Tartares, nommé le grand Khan, j'invitai ce souverain, en lui remettant les lettres du seigneur Pape, à embrasser la foi de N.-S. J.-C. Mais il est entièrement plongé dans l'idolâtrie, ce qui ne l'empêche pas d'accorder de nombreuses faveurs aux chrétiens. Je suis resté seul en ce pays pendant onze années, vers la fin desquelles est venu me rejoindre, il y a environ deux ans, le F. Arnold, Allemand, de la province de Cologne. J'ai bâti une église dans la ville de Khan-Balik, qui est la principale résidence de l'empereur. Cette église est achevée depuis six ans. Elle a un clocher où j'ai fait mettre trois cloches. Jusqu'à présent, j'ai baptisé dans cette église environ 6.000 personnes et sans les diffamations dont j'ai parlé, j'en aurais baptisé plus de 30.000 ; j'en baptise encore tous les jours. J'ai recueilli et acheté successivement cent cinquante garçons, fils de païens, âgés de sept à onze ans, qui n'avaient encore aucune religion. Je les ai baptisés et leur ai enseigné les éléments des lettres grecques et latines. J'ai écrit pour leur usage des psautiers ainsi que trente hymnaires et deux bréviaires, en sorte que onze de ces garçons savent déjà notre Office, chantent et tiennent le chœur selon la pratique de nos couvents, que je sois présent ou non ; plusieurs d'entr'eux transcrivent des psautiers et d'autres livres. L'empereur se plaît beaucoup à les entendre chanter................................

« Depuis déjà douze ans je n'ai reçu aucune nouvelle, ni de la cour de Rome ni de notre Ordre et j'ignore l'état des affaires dans l'Occident. Je fais bâtir une seconde église. J'ai

---

(1) La Chine.

appris la langue et l'écriture tartare et j'ai déjà traduit dans cette langue tout le Nouveau-Testament et le Psautier que j'ai fait écrire en très beaux caractères...... Enfin, je lis, j'écris et je prêche publiquement la loi de Jésus-Christ. »

La chronique, où se trouve ce précieux document, ajoute : « Le susdit légat du Siège apostolique, Fr. Jean, adressa ses lettres par l'intermédiaire de marchands vénitiens (1) revenant de la Chine, à un Frère-Prêcheur, homme vraiment spirituel, qui pérégrinait alors à travers les contrées d'Orient et y prêchait la foi du Christ. Ces marchands remirent au Dominicain, en signe de l'authenticité de leur mission, une tablette (2) du grand Khan et Empereur. Le dominicain, à son tour, fit parvenir ces lettres en plusieurs lieux, principalement aux Frères-Mineurs et Prêcheurs, et il leur fit savoir en même temps que plusieurs dominicains, possédant parfaitement la littérature et les langues latine, grecque et tartare, s'étaient mis en route pour la Tartarie supérieure, avec des livres, des calices et des ornements; mais que parvenus jusqu'à Gazaria, ville des Tartares du Nord, ils n'avaient pu aller plus loin, à cause de la guerre qui sévissait en ces régions, et ils étaient demeurés dans cette ville, s'employant à prêcher et à baptiser jusqu'à ce que la guerre cessât. »

Vers le même temps se formait, dans l'Ordre de Saint-Dominique, une Congrégation d'apôtres, la « Société des Frères Pérégrinants pour le Christ chez les infidèles, » dont le but spécial était de travailler à la conversion des peuples orientaux. En 1318, le Pape Jean XXII ayant érigé Sultanieh, résidence de l'empereur persan, en archevêché (3), désigna

---

(1) Sans doute le père et l'oncle de Marco Polo.
(2) « *Tabula.* »
(3) V. Bull. de l'Ordre, t. II, p. 137.

pour ce poste important le Vicaire général de cette Congrégation des Frères Pérégrinants, Fr. Franco de Pérouse, et il lui donna pour suffragants six religieux de son Ordre, les PP. Gérard, Calvo, Guillaume Adam, successeur immédiat de Franco de Pérouse sur le siège de Sultanieh, Barthélemy de Podio, Bernardin de Plaisance, Bernard Moreti et Barthélemy Abaliati.

A la même date, le Pape écrivait au Maître général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs : « Grâce à la bénédiction d'en-haut, de même que le firmament resplendit de lumineuses étoiles, votre Ordre brille, et par le nombre et par la vertu de ses membres ; choisissez donc, dans son sein au moins cinquante Frères pieux et discrets et répartissez-les dans vos diverses missions chez les infidèles. Nous accordons à tous et à chacun de ceux que vous désignerez, les faveurs spirituelles et l'indulgence promise à ceux qui vont au-delà des mers porter secours à la Terre-Sainte (1). »

Plus de cent religieux s'offrirent aussitôt, et, là où ils furent envoyés, dit la chronique, ils produisirent tous des fruits abondants.

II

Le V. Père Jourdain Cathala fut-il de cette légion d'apôtres généreux, ou bien vivait-il en Orient depuis plusieurs années? Y était-il venu dès l'an 1312, lorsque le Général de l'Ordre, Bérenger de Landore, promulgua les salutaires règlements qu'il fit pour la Congrégation des Frères Pérégrinants? Nous n'avons pu le découvrir. Ce qui est certain, c'est que, vers l'année 1320, Fr. Jourdain était en Perse, et avait eu le temps d'apprendre suffisamment la langue du pays.

(1) Bull. de l'Ordre, t. II, p. 143.

On n'est pas davantage renseigné sur les origines de l'héroïque missionnaire; cependant, sans témérité, on peut conjecturer qu'il était français, quand on lit cette phrase toute patriotique de son traité des *Merveilles:* « J'estime que le roi de France pourrait par lui-même, et sans aucun concours, subjuguer et convertir à la foi chrétienne le monde entier. » Voulant donner quelque idée d'une ville considérable de l'Inde, il n'imagine rien de mieux que de la comparer à la ville de Toulouse. Son nom, d'ailleurs, est tout méridional. Sévérac-le-Château en Rouergue serait même le lieu de sa naissance, si l'on s'en rapporte au titre de la relation de ses voyages : *Mirabilia descripta per Fr. Jordanem Cathalani oriundum de Severaco, in India majori Episcopum Columbensem.* Merveilles décrites par Fr. Jourdain Cathala, originaire de Séverac, évêque de Colombo (Coulam) dans les grandes Indes (1).

III

C'est du V. P. Jourdain lui-même que nous tenons l'itinéraire qu'il suivit pour se rendre en Perse (2). S'étant embarqué dans un port de la Méditerranée, il traverse le détroit de Messine et remarque, en passant, le gouffre effrayant « où se perdent les navires qui s'y laissent entraîner. » Naviguant

---

(1) Coquebert-Mombrée. *Recueil de voyages et mémoires,* publiés par la *Société de géographie,* t. IV, p. 4.

(2) Cet itinéraire était celui que l'on suivait habituellement pour gagner la Perse. Cependant le V. Père Odéric de Frioul, des Frères-Mineurs, en choisit un autre. Il vint à Constantinople, passa le Bosphore et, par la mer Noire, aborda à Trébizonde, d'où pénétrant dans l'Arménie Majeure, après avoir visité l'opulente Erzeroum, ville à mi-chemin entre Trébizonde et Tauris, il arriva enfin dans cette dernière ville. Jadis le V. P. André, de Longjumeau, et plus tard Frère Ricoldo de Monte Croce, se rendirent de Saint-Jean-d'Acre, en Perse par la Syrie et l'Arménie.

ensuite entre l'île de Négrepont et le continent, il arrive en Grèce, visite Thèbes, « où les tremblements de terre sont fréquents, » puis il gagne l'Arménie.

Là, il voit la montagne où s'est reposée l'arche de Noé et où ont été immolés pour la foi les dix mille martyrs. « Dans ce royaume d'Arménie-Majeure, dit-il encore, « furent martyrisés les trois apôtres Barthélemy, Simon et Jude. » C'est saint Grégoire l'Illuminateur qui, dans les premiers siècles, a converti ce pays à la foi catholique. Cette province, ajoute-t-il, « est habitée en majeure partie par des schismatiques ; mais les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs en ont déjà converti plus de quatre mille. L'archevêque, nommé Zacharie, a abjuré, avec tout son peuple, et nous espérons dans le Seigneur que le reste des schismatiques rentrera bientôt au bercail, pourvu, cependant, qu'il y vienne de bons Frères. »

Enfin, il entre en Perse et arrive à Tauris (1). « C'est, dit-il, une très grande ville. Il y a cela de merveilleux en ce lieu que jamais la rosée du ciel n'y tombe. Nous y avons une église assez belle, et, d'entre les schismatiques, mille personnes au moins ont été ramenées à notre foi. Il y en a autant à Ur de Chaldée où est né Abraham, ville très riche et distante de Tauris de onze journées de marche. Pareillement à Sultanieh, qui est à huit jours de Tauris, nous avons une fort belle église et cinq à six cents catholiques. »

Sultanieh, fondée en 1305 par Karbende Khan, au milieu des riantes prairies du Councour, était une ville magnifique. Elle devint en peu de temps le centre du commerce entre

---

(1) Mirabilia. — Le B. Odéric de Frioul appelle Tauris « une ville royale. Anciennement on la nommait Suse, c'est le centre d'un commerce considérable plus qu'aucune autre ville du monde » et de nos jours Elisée Reclus : « Tauris au milieu de jardins arrosés par 900 canaux paraissait être l'une des plus grandes villes du monde. »

l'Europe et les Indes. Les étrangers, attirés par l'appât du lucre et l'amour du trafic, y affluaient de la Perse. L'empereur tartare avait fait de Sultanieh sa résidence d'été.

On conçoit que les missionnaires aient choisi ces villes pour y établir les principales stations de leur apostolat.

Il faut y ajouter « la charmante Maragha, située au milieu des vignes et des vergers, sur la pente méridionale du Shend, et qui devait sa renommée à ses fondations scientifiques. Là vivait, pendant la seconde moitié du XIII[e] siècle, le célèbre astronome Nasser-Eddin. Le Khan lui avait bâti un observatoire, et toute une académie se groupa dans la petite ville naguère inconnue (1). » Les religieux des deux Ordres y avaient également planté leur tente et formé une chrétienté florissante.

Le dominicain Franco de Pérouse était, nous l'avons vu, archevêque de Sultanieh. Un autre Frère-Prêcheur, Barthélemy Abaliati, d'une noble famille de Sienne, était évêque à Tauris. Maragha avait aussi pour prélat un dominicain, le B. Barthélemy de Bologne, plus tard apôtre de l'Arménie et archevêque de Natchivan.

Le V. P. Jourdain résidait au couvent de Tauris. De ce couvent comme d'un centre, avec ses Frères, il rayonnait dans toute la Perse et les contrées voisines, répandant partout la semence de la bonne parole ; mais ces excursions toute laborieuses qu'elles fussent, ne pouvaient suffire à un zèle aussi ardent. Sans cesse il entendait en son âme retentir le cri du grand apôtre : « *Charitas Christi urget nos*, la charité de Jésus-Christ nous presse, » et il était de plus en plus tourmenté du désir d'aller, « voyageur pour le Christ, » prêcher son saint nom dans ce vaste empire tartare dont on

(1) Elisée Reclus.

racontait, autour de lui, tant de choses merveilleuses. Il n'était pas sans connaître les lettres admirables du Frère Jean de Monte Corvino, que nous avons citées à dessein. Et, de fait, comment, en lisant ces lettres de l'apôtre de la Chine, au XIII[e] siècle, un cœur comme celui du Frère Jourdain ne se serait-il pas senti ému et entraîné ?

Continuellement de la Chine arrivaient en Perse, se rendant en Occident, des messagers qui réclamaient avec instances de nouveaux missionnaires. Ceux que l'on envoyait pour répondre à ces appels multipliés et pressants, passaient à leur tour par la Perse et s'arrêtaient à Tauris, à Sultanieh, à Maragha. On s'explique aisément qu'aux récits de ces intrépides pérégrinants pour la foi du Christ, l'âme généreuse de Fr. Jourdain ait tressailli, que son désir des missions de l'Extrême-Orient n'ait fait que s'accroître de jour en jour ! Il ne fallait donc qu'une occasion propice. Cette occasion, la divine Providence la lui offrit vers l'automne de l'année 1320.

IV

Un jour, à Tauris, s'arrêtent quatre Frères Mineurs : Frère Thomas de Tolentino, Frère Jacques de Padoue, Frère Pierre de Sienne et un convers Frère Démétrius de Tiflis.

Le chef de la pieuse expédition, Frère Thomas est un vétéran éprouvé des missions orientales. En 1290, son Général l'envoie au roi d'Arménie qui désirait posséder dans ses Etats des fils de saint François. Trois ans plus tard, ce Prince le députe vers les rois de France et d'Angleterre pour solliciter leur concours contre les musulmans. Il revient en Arménie rendre compte de son ambassade ; puis il reprend le chemin de l'Europe, et cette fois, il obtient de ses supérieurs de partir avec quelques-uns de ses Frères pour l'Extrême-Asie. Enfin, en 1320, nous le retrouvons à Tauris

se dirigeant vers la Chine avec trois autres franciscains, ambitieux, comme lui, de se sacrifier pour le salut des infidèles.

En les voyant, en les entendant, Frère Jourdain n'y tient plus. Il se rappelle frère Nicolas de Pistoie mort à Méliapour, lorsqu'il se rendait en Chine avec Frère Jean de Montecorvino; il veut le remplacer à tout prix. Le supérieur de la Congrégation des Frères-Pérégrinants, en Perse, était alors Frère Nicolas le Romain, le même qui, deux ans plus tard, ne sut pas résister au pressant appel de Frère Jourdain et partit à son tour. Frère Jourdain va se jeter à ses pieds et le supplie avec larmes de ne point laisser échapper cette occasion unique de le mettre au comble de ses vœux. Frère Nicolas consent volontiers et les cinq religieux se préparent incontinent à entreprendre leurs lointaines pérégrinations.

Mais quelles perspectives s'ouvrent à nos voyageurs! De nos jours aller en Chine n'est pas facile; et cependant la route est considérablement abrégée, grâce à la vapeur et au canal de Suez. Au moyen âge, les Missionnaires, selon leur règle, voyageaient à pied. Que de difficultés, de périls et de fatigues, rien que pour gagner, de la Perse, un des ports de l'Océan où l'on s'embarquait pour l'Extrême-Orient!

Les fêtes de Noël passées au milieu de leurs Frères, les fils de saint Dominique et de saint François, le bâton à la main, le crucifix sur la poitrine, se mirent donc en marche. Par la lettre du dominicain François de Pise, on sait qu'ils partirent de Tauris et atteignirent un port de la mer d'Arabie, Ormuz probablement. Mais par quelle voie? A l'aide de la relation du franciscain Odéric de Frioul, relation intitulée « *Iter ad orientem* (1), » route de l'Orient, nous pouvons

---

(1) Voir les fragments de cette relation du B. Odéric de Frioul, dans les Bolland. Avril, t. 1; la relation entière dans les « *Missions Franciscaines* » du P. Marcellino de Civezza, t. 1. Appendice, et Bibl. Nationale, mss. 3195, fonds latin.



nous en rendre compte. C'était du reste l'itinéraire de tous les voyageurs de cette époque se dirigeant vers les Indes et la Chine.

En quittant Tauris, nos missionnaires vont à Sultanieh, pour adresser un suprême adieu à leurs Frères en religion et recevoir la bénédiction du saint archevêque Franco de Pérouse. C'est dans cette ville d'ailleurs que se forment les caravanes pour l'intérieur de la Tartarie. La caravane à laquelle ils se sont unis, au sortir de Sultanieh, fait un détour pour prendre des marchandises dans un port de la mer Caspienne, puis elle va à Kashan, étape principale sur la route de Téhéran à Ispahan, revient sur ses pas, franchit les montagnes du Kurdistan et descend dans l'Irak Arabi, vers la célèbre ville de Bagdad, située sur les bords du Tigre. Bagdad était alors comme maintenant un centre important d'activité commerciale et de relations avec la Perse, l'Arabie et l'Inde. Elle possédait aussi un *Studium Solemne* ou Université publique de langues orientales: vingt ans plus tôt, nos voyageurs y eussent rencontré le dominicain Fr. Ricoldo de Monte Croce, s'y instruisant à la source des doctrines mahométanes de l'Alcoran pour les réfuter ensuite dans des ouvrages restés célèbres (1).

De Bagdad à Ormuz, terme du voyage de la caravane, le parcours est laborieux. Il faut traverser les provinces ou royaumes qui longent à l'est le golfe Persique, le Kousistan, le Farsistan et le Cherman. Enfin, après plus de deux mois de pérégrinations pénibles, vers la fin de février ils sont à Ormuz.

---

(1) Prochainement nous publierons une notice sur l'illustre Frère Ricoldo de Monte Croce.



Ormuz, à cette époque, et plus tard au commencement de la domination portugaise, servait d'intermédiaire entre l'Occident et l'Extrême-Orient. C'est dans le port d'Ormuz qu'on s'embarquait le plus souvent pour la Chine. Les missionnaires sont au comble de leurs désirs, et cependant il faudra encore attendre de longs mois avant de toucher au port de Zaytoun où doit se terminer leur longue navigation à travers l'Océan indien ; car cette cité est la moderne Tsiuen-Tcheou-Fou, ville du Fo-Kien, située sur la côte sud avant Fou-Tchéou, capitale de cette province méridionale de la Chine (1).

A Coulam (2), lieu fréquenté sur la côte de Malabar, on devra stationner, peut-être changer de navire pour s'engager dans la grande mer des Indes, comme de nos jours on stationne à Pointe-de-Galles, à l'extrémité sud de l'île de Ceylan. Cette première traversée ne durait pas moins d'un mois. Ensuite, contournant la côte qui s'arrondit à l'est et se termine brusquement par la pointe du cap Comorin, on doublera ce cap, et de baie en baie, le long de la côte, on

---

(1) La plupart des commentateurs de Marco Polo et des géographes arabes, dit Elisée Reclus (*Géogr. univ.*, t. VII, p. 487), sont d'accord pour voir dans cette ville dont le nom populaire est Tsaëtoun la cité de Zayton (Cayton, Jaiton) qui fut, d'après Ibn-Batoutah, le plus grand port du monde. Les Arabes venaient y trafiquer en foule. Le port renfermait de nombreux navires.... Elle fournissait aux marchands occidentaux, du sucre, des velours et des soies ; mais la rade de Tsouang Tchéou s'en alla peu à peu et la vie se retira pour se reporter plus au sud, dans la vaste baie d'Amoï, qui semble avoir été également connue sous le nom de Jayton comme dépendance commerciale de Tsouang Tchéou, dans le district de laquelle elle se trouve. Lorsque les Portugais se présentèrent sur les côtes de Chine au commencement du XVI[e] siècle, Amoï était déjà le port du Fokien, et c'est là qu'ils abordèrent.

(2) Nous parlerons encore plus loin de ce lieu dont la divine Providence fit le principal théâtre des travaux apostoliques du B. Père Jourdain de Sévérac.

remontera jusqu'à Méliapour, actuellement l'un des faubourgs de Madras, pour visiter le tombeau de l'apôtre saint Thomas. Ce sanctuaire, où l'on assure que sont conservés les précieux restes de l'Apôtre, était, au moyen âge, visité avec une égale vénération par les chrétiens et les sarrazins. Quel bonheur pour nos missionnaires, pendant que les nautonniers se ravitailleront et que les marchands trafiqueront, de pouvoir demander à l'Apôtre, disciple de Notre-Seigneur, le courage de se dépenser comme lui, et de travailler pour Jésus-Christ, s'il le faut, jusqu'au martyre.

Enfin on reprendra la mer, et on fera voile pour la Chine.

Avant d'arriver à Zaytoun, c'est-à-dire à Tsiuen-Tcheou-Fou, dans le Fo-Kien, le vaisseau qui les portera traversera l'Océan Indien pendant cinquante jours, touchera à Batang, à l'extrême pointe de la presqu'île de Malacca, s'arrêtera à Sumatra et Java, dans l'archipel de la Malaisie, à Bornéo, dans l'archipel des Moluques, parcourra tout cet archipel, longera les Philippines ; puis, finalement, laissant les îles de la mer des Indes et Formose à droite, il remontera à l'ouest vers la Chine.

La première ville maritime de l'empire tartare que les missionnaires rencontreront sera Soustalay (Canton) (1) et bientôt ils seront à Zaytoun. Là, les Frères-Mineurs ont deux couvents, l'un dans l'intérieur de la ville, l'autre à la campagne (2). On pourra s'y reposer au milieu de Frères heureux de donner à leurs frères en religion la plus cordiale

(1) Le Mss. 3195, de la Bibl. Nationale écrit Canscan Cashain. Ne serait-ce pas *Sancian*, nom de l'île où est mort saint François Xavier et qui est en face de Canton ?

(2) C'était le Père André de Pérouse, franciscain, qui les avait fondés, comme il le rapporte lui-même : voir Bibl. Nat., mss. 5006 et Wadding, tome VII, p. 53, édition nouvelle.



hospitalité, et avides de recevoir en échange des nouvelles de l'Occident, de leur Ordre et de leurs chères Missions.

Après ce repos si nécessaire et si justifié, ils iront à Fou-Tchéou, capitale du Fo-Kien; de là ils atteindront en trente jours de marche Yhang-Tcheou-Fou et ensuite Kintze, capitale du roi Manzi et de l'empire des Tartares du midi; les Frères-Mineurs y possédaient une maison (1). Quinsay, la ville aux six mille ponts et canaux, était bâtie sur des lagunes comme Venise, à l'embouchure d'un ancien cours du fleuve Bleu, prolongement du Canal impérial, le Yunho ou rivière des transports, créée par Koublaï-Kan, au treizième siècle, pour servir de voie aux approvisionnements de la Chine du Nord. Nos voyageurs pour le Christ suivront cette route, ils toucheront à des villes importantes, ils atteindront Lintzing dans la province du Chantong; et enfin, après avoir traversé le rapide et impétueux Hoang-ho (fleuve Jaune), marchant toujours vers l'est, ils arriveront « dans le bassin du Peiho, à Pékin, l'antique Khan-Balik, ou cité des Kans, selon l'appellation turque (2), » et ils auront la joie de retrouver encore sur son siège archiépiscopal, le V. P. Jean de Montecorvino dont ils veulent devenir les coopérateurs.

Tel était donc l'itinéraire que, dans les premiers jours de mars 1320, affrontaient joyeusement Fr. Jourdain et ses compagnons pour aller d'Ormuz à Pékin, afin de gagner des âmes à Jésus-Christ. Cet itinéraire, on peut le dire, était gigantesque, mais non de nature à effrayer des courages qui puisaient leur force à la source du Cœur de Jésus, de ce Cœur qui a tant aimé le monde.

---

(1) Tous les voyageurs du moyen âge, Marco Polo, Odéric de Frioul, Jean de Mandeville, etc., ont, à l'envi, parlé avec admiration de Quinsay.

(2) Elisée Reclus.

V

Maintenant que nous connaissons la route qu'ils ont à parcourir, d'Ormuz jusqu'en Chine, suivons-les pieusement. Les vaillants missionnaires s'embarquent en mars, sur un de ces vaisseaux dont Fr. Jourdain lui-même nous a laissé la description : « Les vaisseaux qui naviguent vers le Cathay sont très grands ; ils contiennent dans leurs flancs plus de cent chambres et parfois ils ont plus de sept cents personnes à bord. Par un bon vent, ils ont jusqu'à dix voiles déployées. Ces voiles sont très épaisses et faites de trois parties (*tribus tabulis*). La première est comme celle de nos grands navires, la deuxième va par le travers et la troisième est en long. Ces voiles se rompent rarement. Les vaisseaux hindous sont merveilleux ; car, malgré leur grandeur, leurs parois ne sont pas jointes avec du fer, mais unies à l'aiguille avec du fil fait d'une certaine herbe ; ils ne sont pas couverts et l'eau y entre sans cesse, de sorte que des hommes sont toujours occupés à retirer l'eau de la cale (1).

Sur le vaisseau oriental qui les emporte vers la Chine, au milieu de marchands et de païens, nos heureux voyageurs, pleins de confiance, prient et espèrent. Mais à la hauteur de Bombay, capitale actuelle des possessions anglaises de cette partie des Indes, soit violence de la tempête, soit mauvais vouloir du pilote, ils dévient tout à coup à leur droite et abordent sur la côte ouest de l'île de Salsette, au port de Thana (2).

---

(1) Mirabilia descripta, per F. Jordanum.

(2) Cette île de Salsette est maintenant unie par une chaussée à celle de Bombay.

Thana, comme toutes les villes du littoral, était fréquentée par de nombreux marchands, venant de l'intérieur de l'Indoustan, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde au-delà du Gange. Il y avait là une église dédiée à saint Thomas. Les missionnaires, obligés de débarquer, malgré eux, découvrent en ce lieu quinze familles chrétiennes, mais infestées de l'hérésie de Nestorius. Ces nestoriens, néanmoins, les reçoivent charitablement et leur donnent l'hospitalité.

Laissons maintenant la parole au dominicain François de Pise, qui évangélisa lui-même ces contrées. Voici en quels termes il raconte ce qu'il advint en ces lieux aux saints voyageurs, de par la Providence de Dieu qui dispose des événements de ce monde, pour le plus grand bien de ses élus : « L'ange Raphaël, écrit le P. François de Pise, disait à Tobie : il est bon de taire le secret du roi, mais il est glorieux de confesser et de révéler les œuvres du Seigneur. Et ailleurs on lit : Bénissez Dieu et racontez ses merveilles. Il convient donc de narrer comment en ces jours s'est manifestée en ses serviteurs la grâce de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et comment aussi, selon la prophétie de Zacharie, est apparu un char mystérieux attelé de quatre coursiers nobles et robustes, qui ont parcouru toute la terre, j'entends les quatre Frères-Mineurs, avec Fr. Jourdain, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, brûlant du désir du martyre et du zèle de propager la foi du Christ et sa vraie doctrine parmi les infidèles, les sarrasins et les idolâtres. Etant montés sur un vaisseau pour gagner Columbo (Coulam), mais entraînés par les vents et la tempête, et aussi, grâce à la ruse des matelots qui voulaient visiter l'église de Saint-Thomas, ils furent, contre leur attente et leur volonté, portés vers la ville de Thana qui est à trois mois de route de Tauris. Là se trouvaient quinze familles de chrétiens, mais nestoriens. L'un d'eux, de bon cœur, reçut les Frères dans sa demeure.

« Ils étaient à Thana depuis huit jours, quand les nesto riens les engagèrent à envoyer l'un d'eux, dans la ville de Paroth (Baroach), où il y avait beaucoup de chrétiens, mais chrétiens plutôt de nom que d'une foi réelle ; lesquels manquant de maîtres capables de les enseigner, ignoraient ce qu'ils devaient croire. Le Père pourrait, disaient-ils, les instruire et les baptiser. Les missionnaires tinrent conseil, et de l'avis de tous, Fr. Jourdain, qui possédait mieux que ses compagnons la langue du pays, résolut de s'y rendre. Il prend avec lui deux chrétiens nestoriens, dont l'un, qui connaissait parfaitement la langue des Hindous, s'offrit pour lui servir d'interprète. S'étant embarqués à Thana ils arrivèrent à Supéra où a prêché l'apôtre saint Thomas et où il a construit une église que les païens ont détruite ; — mais les chrétiens depuis l'ont rebâtie. »

Baroach, dont il est ici question dans la lettre de Fr. François de Pise, est une antique cité au nord de Thana, dominant la rive droite de la Nardabah, dans le Goudzérat. Elle est, par la voie de terre, à une distance de Bombay d'environ deux cent vingt mille anglais ; il s'y faisait, alors, comme à Ormuz, un vaste commerce d'exportation vers tous les rivages de l'Océan des Indes. Supéra, le Sourat actuel, situé sur la rive méridionale de la Tapti, était aussi un marché actif de l'Inde et le lieu d'embarquement pour les pèlerins musulmans qui se rendaient à la Mecque.

« A Sourat, continue le V. P. François de Pise, Fr. Jourdain catéchisa ; il baptisa environ quatre-vingt-dix personnes et leur administra le sacrement de l'Eucharistie, pendant les quinze jours qu'il y séjourna ; et, comme il désirait vivement poursuivre son chemin jusqu'à Paroth (Baroach), il convint avec des bateliers, qu'ils l'y transporteraient. Mais chose merveilleuse ! Voici qu'au moment de mettre le pied sur le navire, bien que la mer fût calme, sans aucune agitation des flots

et le ciel serein, le vaisseau gagne subitement la pleine mer, à la vue de tous. Etonné d'un fait aussi insolite, et soupçonnant sous ce fait quelque disposition mystérieuse de la Providence, le Père juge que ce n'est pas la volonté de Dieu qu'il s'éloigne davantage de ses compagnons et il se détermine à leur envoyer un message par les chrétiens venus avec lui.

Bien qu'il ne sût rien de ce que le Seigneur avait permis, ni comment, ils avaient déjà subi un glorieux martyre, Fr. Jourdain commence sa lettre en ces termes :

« Aux Révérends Pères, Frères Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue, Pierre de Sienne et Démétrius, les hérauts glorieux du Seigneur, puis il se retire dans l'église de Saint-Thomas, où, les yeux fixés au ciel, avec abondance de larmes et de soupirs, il se met à prier Dieu de daigner diriger les actes des Frères ses compagnons. C'était le vendredi avant les Rameaux, et, le jour précédent, ceux pour qui il priait ainsi, avaient consommé leur noble combat.

« La nuit suivante, des indigènes qu'il avait instruits accourent vers lui, tout tremblants, lui annoncer qu'un messager est venu, et qu'il rapporte, qu'on a, à Thana, jeté les Frères en prison. Ils lui conseillent de s'enfuir au plus vite ; mais lui de leur répondre avec intrépidité qu'il n'en fera rien, qu'il n'abandonnera pas ses frères, mais retournera à Thana, et sachant la langue persane, se présentera devant le préteur de la ville pour les défendre. Il y retourne en effet. A une certaine distance, dans une hôtellerie, il rencontre le porteur de sa lettre et d'autres chrétiens tout terrifiés, qui lui racontent comment les quatre Frères-Mineurs ont été mis à mort cruellement : le V. Père se met à pleurer en pensant que ces excellents maîtres de la foi ne sont plus et qu'il ne leur a pas été associé dans le martyre. Entré dans la ville, il en apprend toutes les circonstances, comme je vais les consigner ici. »

Le récit que fait ensuite Fr. François de Pise de la scène glorieuse du martyre des quatre franciscains est d'un intérêt saisissant, nous l'abrégeons néanmoins. Ce serait nous écarter de notre sujet. Le récit, du reste, est en substance à peu près le même que celui d'Odéric de Frioul publié par les Bollandistes (1).

Le cadi, chef religieux des musulmans, sachant la présence des Frères dans la ville, les avait fait comparaître et leur avait demandé ce qu'ils pensaient de Mahomet, leur prophète. Fr. Thomas, avec une sainte indépendance, répondit que Mahomet était un imposteur et qu'il entraînait à leur perte éternelle ceux qui obéissaient à sa loi mensongère. En l'entendant, les musulmans, saisis de fureur, emploient tour à tour menaces et promesses pour obtenir une rétractation, mais les trouvant inébranlables dans leur refus d'apostasier, ils les attachent avec une cruauté inouie à des poteaux, pour les exposer à l'ardeur du soleil, dont, en ce lieu et à cette époque de l'année, on ne peut soutenir, pendant une heure, les rayons brûlants sans succomber ; louant et glorifiant Dieu, les Frères restèrent depuis Tierce jusqu'à None, sans rien souffrir, le Seigneur ayant changé pour ses fidèles serviteurs les ardeurs du soleil en une brise suave et rafraîchissante. Les Musulmans, stupéfaits, les conduisent de nouveau au mélik, gouverneur de la ville, et au cadi. On les condamne à l'épreuve du feu. Fr. Jacques de Padoue y est précipité le premier, la flamme ardente le respecte. Les Frères à genoux rendent grâces au Seigneur ; et le peuple de s'écrier « c'est un saint, c'est un serviteur de Dieu ! » On les conduit de nouveau aux chefs de la cité qui les font relâcher par crainte de la multitude ; mais la nuit suivante

(1) Avril, t. 1, p. 54.

des satellites sont envoyés par le mélik et le cadi pour les massacrer.

Les satellites, moins cruels que leurs maîtres, s'excusent auprès des saints confesseurs d'avoir à exécuter un tel mandat. « Faites, chers amis, s'écrient ceux-ci, faites ce qui vous a été prescrit. Pour nous, nous avons le ferme espoir d'obtenir au moyen de cette mort corporelle l'éternelle vie ». Aussitôt l'un des satellites saisit Frère Jacques de Padoue et de son cimeterre lui fend la tête jusqu'aux yeux. Frère Thomas était à genoux et priait les mains jointes; un autre bourreau le prenant par la barbe lui plonge son épée dans le dos. Le vénérable vieillard en tombant crie et répète : Sainte Marie ! Sainte Marie ! jusqu'à ce qu'un autre licteur lui tranche la tête. Fr. Démétrius de Tiflis, après avoir reçu plusieurs cruelles blessures, eut également le corps traversé d'un cimeterre. Fr. Pierre de Sienne n'était pas là; il était demeuré dans la maison du nestorien leur hôte. Les satellites vont à cette maison pour la piller, ils trouvent le Père priant et non informé de ce qui est arrivé à ses Frères. Aussitôt on l'emmène et après qu'il a subi un nouvel interrogatoire et qu'on l'a flagellé atrocement, il est suspendu à un arbre. Pendant deux jours il y reste sans souffrance aucune, exaltant le Seigneur Dieu et exhortant ceux qui s'approchent de lui à embrasser la foi du Christ : enfin le préteur lui fait trancher la tête ; c'était la veille du dimanche des Rameaux, à l'heure des Vêpres. Son corps disparut, et à l'endroit du supplice, on ne vit plus que des lumières éclatantes et mystérieuses. Les corps des trois autres martyrs demeurèrent gisants sans que les chrétiens osassent les enlever, jusqu'à ce que Fr. Jourdain, continue François de Pise, s'étant mis à leur recherche, les eût trouvés. Ils exhalaient un parfum céleste, leurs membres étaient souples et flexibles comme s'ils venaient d'expirer. Aidé

d'un jeune Génois, il les recueille, les transporte immédiatement à Sourat, et avec dévotion les dépose dans l'église de Saint-Thomas. »

Le ciel ayant montré sa colère par les châtiments qu'il infligea aux persécuteurs, le mélik repentant fit ériger en l'honneur des martyrs quatre oratoires ou petites mosquées. Ce changement ébranla un grand nombre de païens ; beaucoup, convertis à la foi, furent baptisés par Fr. Jourdain. Le cadi tenta une nouvelle persécution contre eux ; mais Dieu y mit fin en permettant que ce juge inique et le préteur encourussent la disgrâce du sultan.

A quelque temps de là, le franciscain Odéric de Frioul, se rendant en Chine, aborde à Thana. Il apprend que quatre Frères de son Ordre y ont été martyrisés et qu'un Frère-Prêcheur, pour soustraire leurs corps à la profanation des infidèles, les a ensevelis à Sourat. Il va les enlever, puis, en possession de son riche trésor, il s'embarque, arrive miraculeusement à Coulam et transporte les pieuses reliques jusqu'à Zaytoun (Tsiuen-tcheou-fou).

Dans cette ville de la Chine, que nous connaissons déjà et où les Frères-Mineurs ont deux maisons, Fr. Odéric est reçu avec les plus grands honneurs. Après avoir confié à ses Frères un dépôt si précieux, il poursuit avec intrépidité sa route vers Pékin, pour revenir plus tard en Europe par le Thibet.

Le Seigneur honora la mémoire de ses martyrs, de plusieurs grâces signalées. C'est ainsi que le jeune Génois qui aida Fr. Jourdain à emporter les restes des saintes victimes, souffrant un jour de violentes douleurs d'entrailles, le V. Père aussitôt, afin de le soulager, déposa dans un vase d'eau une dent de Fr. Thomas de Tolentino qu'il avait religieusement conservée. Dès que le malade eut bu de cette eau, il fut guéri. Dans le voyage qu'il fit en Occident, Fr. Jourdain ne manqua pas de prendre sur lui

d'autres reliques de ses compagnons martyrs qu'il s'était réservées, et il fit don au couvent de Tauris d'une partie de la mâchoire de l'un deux, Fr. Démétrius (1).

Cependant, le V. Père Jourdain demeuré seul à Thana, ne se laissa point décourager; il se crut assigné par la divine Providence à ce poste d'honneur, et, au lieu de secouer la poussière de ses pieds et de fuir cette terre ingrate, il s'y attacha avec un héroïsme sublime.

La mort bienheureuse des quatre franciscains avait eu lieu le 1er et le 3 avril de l'année 1321. Vers le mois d'octobre de la même année, l'occasion tant désirée de donner de ses nouvelles se présenta et le V. Père en profita pour écrire une lettre touchante, qu'il nous faut transcrire ici tout entière.

« Aux très Révèrends Pères dans le Christ, les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs, demeurant à Tauris, dans le Diagorgan et à Maragha, Fr. Jourdain, de l'Ordre des Prêcheurs, le dernier de tous, leur recommande son salut avec larmes, et baise leurs pieds vénérables.

Vos Paternités apprendront que moi, pauvre pèlerin du Christ, je suis seul, sans compagnon dans l'Inde, où Dieu, mes péchés l'exigeant, m'a laissé vivre, après la Passion des quatre saints Frères-Mineurs, les BB. martyrs Thomas, Jacques, Pierre et Démétrius. Que le Seigneur, qui dispose tout avec affection, comme il veut, soit néanmoins béni !

« Au moment du glorieux martyre des Bienheureux, qui a eu lieu le jeudi avant la fête des Palmes dans les Indes, je suis allé dans la contrée qui a nom Paroth (Baroach), distante

(1) Il faut lire, dans la relation qu'il nous a laissée cette odyssée étonnante du voyage de Fr. Odéric de Frioul!

de Thana de quinze jours de marche (1). Là j'ai baptisé près de quatre-vingt-dix personnes. Chaque jour je baptise de nouveaux néophytes, et j'en baptiserai davantage encore s'il plaît à Dieu. Entre Thana et Sourat, j'ai fait trente-cinq chrétiens. Louange soit au Seigneur Jésus-Christ, créateur de toutes choses ! Si j'avais un compagnon, je resterais quelque temps en ces lieux, je prépare une église pour ceux de nos Frères qui viendront : je leur laisserai mon petit mobilier, celui des martyrs et tous les livres. Puis j'irai en Occident poursuivre la canonisation des Saints Frères, et traiter des intérêts de la foi et autres affaires difficiles et ardues. Le porteur de cette lettre vous racontera ce que je ne puis écrire, faute de temps. Quant aux fruits à recueillir en ces contrées, j'ajoute brièvement qu'ils seraient grands et abondants ! Que des Frères se disposent donc à venir ! Je connais trois endroits où ils pourront faire beaucoup de bien et vivre en communauté : l'un est à Sourat, deux Frères pourront s'y tenir ; l'autre est dans la contrée de Baroach, deux ou trois pourraient y résider : le troisième est Coulam (Colombo) (2), sans compter beaucoup d'autres lieux propices que j'ignore.

« J'ai appris de nos marchands latins que la voie de l'Ethiopie est ouverte pour qui voudrait aller prêcher là où jadis a prêché saint Mathieu, l'évangéliste (3).

« Que le Seigneur ne permette pas que je meure tant que je n'aurai pu être en ces régions un fidèle pérégrinant ; ce que je tiens tout à fait à cœur : *Quod est totum mihi cordi.* Portez-vous bien comme je le désire, priez pour moi et recommandez-moi à tous les Frères.

« Donné à Caga (Thana), ce 12 octobre 1321. »

---

(1) La lettre du Fr. François de Pise indique dix jours.

(2) Coulam était située sur la côte de Malabar, à 24 lieues de Cochim.

(3) Au moyen age et même jusqu'au XVII° et XVIII° siècle, on désignait de la sorte toute l'Afrique orientale et occidentale.

Cette lettre parvint en Perse, vers la fin de l'année 1321. On peut facilement se rendre compte de l'impression qu'elle produisit parmi les Frères-Mineurs et Prêcheurs. Ce fut à qui revendiquerait l'honneur de répondre à l'appel du V. P. Jourdain et de prendre la place des glorieux martyrs. Fr. Nicolas de Rome, Vicaire de la Congrégation dominicaine des Frères Pérégrinants, se prévalant de son titre pour se choisir lui-même, voulut partir ; on le sait par une lettre du Custode de l'Ordre des Frères-Mineurs, Fr. Barthélemy à Fr. Galeran, vicaire du Ministre général. Le custode du couvent franscis-cain de Tauris, après y avoir fait la relation de la sainte mort des quatre martyrs, ajoute : « Le vicaire des Frères-Prêcheurs, Fr. Nicolas de Rome, voyant la lettre de son Frère (Fr. Jourdain) rendant témoignage du martyre de nos Frères se mit aussitôt en route et, en toute hâte, se dirigea vers l'Inde. — Adieu, priez pour moi.

Tauris, le lendemain de l'Ascension du Seigneur. »

La lettre de Fr. Jourdain est datée du 13 octobre 1321, et celle de Fr. Barthélemy, du 21 mai 1322 ; on peut donc supposer que Fr. Nicolas de Rome partit de Perse, au commencement de cette année 1322.

Il dut mourir en route, le Seigneur s'étant contenté de son bon vouloir, car on ne sut ce qu'il était devenu.

Le V. P. Jourdain attendait toujours dans une patience invincible l'issue de sa démarche ; il attendit en vain près de deux ans et demi. Enfin, ne recevant aucun renfort, au mois de janvier 1324, il écrivit une seconde lettre.

A part quelques variantes de peu d'importance, cette lettre commence comme la première et continue en ces

---

(1) Cette lettre se trouve après celle du P. Jourdain, dans le Mss. 5006, déjà cité de la Bibliothèque nationale.

(2) Wadding, t. VI, éd. Rom., 1723.

termes : « Pour moi, dit le V. Père, après le martyre et le triomphe des BB. Frères, comme je l'ai écrit, je suis venu à Thana et j'ai enseveli leurs corps, et maintenant je demeure seul en cette ville et dans la province qui l'avoisine, depuis deux ans et demi, allant et venant sans cesse, indigne de la couronne dont furent gratifiés mes fortunés compagnons. Malheur à moi, mes Pères, oui, malheur à moi qui suis si tristement orphelin et étranger sur cette terre de l'erreur et dans ces solitudes. Malheur à ce jour déplorable, où, pour le salut du prochain, ignorant hélas la récompense qu'ils allaient obtenir, je me suis fâcheusement séparé de mes saints compagnons ! Oh ! plût à Dieu que cette terre m'eût englouti vivant, et qu'après leur mort bienheureuse, elle ne m'eût pas laissé au milieu de tant de maux et d'adversités ! Qui pourra raconter toutes les souffrances que j'ai ensuite endurées ? J'ai été pris par des pirates, mis en prison par les Sarrasins, accusé, maudit, couvert d'ignominie, et comme un ribaud, un scélérat, j'ai été laissé jusqu'à ce jour couvert indignement d'une simple chemise, sans l'habit de mon saint Ordre. Après la passion de mes BB. Frères, la faim, la soif, le froid, les ardeurs brûlantes du soleil, les malédictions, les infirmités corporelles, la pauvreté, la persécution, les calomnies des faux chrétiens, les intempéries des saisons et une infinité d'autres maux, j'ai tout enduré, tout souffert !

« Hélas ! qui donnera à mes yeux la pluie féconde des larmes abondantes pour pleurer sur la désolation et la tristesse amère de mon cœur ? Et cependant, je suis prêt à supporter en paix de plus grandes misères encore pour le doux Jésus, afin qu'au terme de ma vie, il me fasse l'heureux et joyeux compagnon, dans le ciel, de mes bien-aimés compagnons de la terre ! A tout ce que je viens de dire, il faut ajouter que j'endure sans cesse dans tous mes membres des douleurs crucifiantes, et je suis seul, privé de tout secours

humain ; de plus, dans le peuple, il y a schisme et division a cause de moi : à un jour bon succède un jour mauvais, à cause des ennemis de la foi qui tâchent de séduire mes chrétiens. Néanmoins, j'ai baptisé heureusement jusqu'à cette heure plus de cent trente personnes des deux sexes, et il se ferait ici des fruits glorieux, s'il venait de saints Frères prêts à souffrir, même le martyre. Donc, Frères bien-aimés, je tourne mes regards vers vous, puissiez-vous consoler le pérégrinant infortuné, séparé de ses saints compagnons. Je vous en conjure avec larmes ! Ah ! qu'ils viennent ces Frères pieux, qu'ils viennent, enracinés dans la patience ! afin que le fruit béni du Baptême donné à ces âmes se conserve et qu'en son temps il puisse, après qu'on en aura exclu la paille inutile, être recueilli dans les greniers du Seigneur !

« Quant à la route de l'Ethiopie qui est ouverte, j'ajoute un mot : si quelque serviteur de Dieu veut s'y rendre pour y prêcher la foi, il le pourra facilement et sans grands frais. Du lieu où je suis, et d'après ce que j'ai entendu, ce serait une voie magnifique pour la propagation de l'Evangile.

« Je vous fais savoir que notre nom de Latins a plus d'autorité auprès des Indiens qu'auprès de nous. Continuellement, ils attendent la venue des Latins parce qu'il est écrit dans leurs livres qu'une expédition de ce genre aura lieu. Chaque jour à leur manière, ils prient Dieu qu'il en hâte l'heure si désirée ! Si le Seigneur Pape avait deux galères sur ces mers, quel profit pour les âmes et quel détriment pour le sultan d'Alexandrie ! Oh ! qui annoncera ces choses au Saint-Père ! Moi, pauvre pérégrinant, je ne le puis ; mais à vous, mes Pères, je confie le tout. A Dieu donc, ô pieux Pères.

« Dans vos prières, souvenez-vous du pèlerin du Christ, priez tous pour lui, intercédez auprès du bon Jésus pour que les néophytes indiens, par votre concours, puissent

dans leur âme être rendus blancs et purs. Je m'arrête avec peine, et de nouveau je me recommande tout entier et de toutes mes forces aux prières de tous.

« Donné à Thana des Indes, dans la ville même où mes compagnons ont été martyrisés, en l'an du Seigneur 1324, au mois de janvier, fête des saints martyrs Fabien et Sébastien ! »

Cette lettre ne rappelle-t-elle pas les pages les plus belles des Actes des Martyrs? Comment, en la lisant, ne pas éprouver la plus vive émotion? Aux répétitions multipliées des mêmes mots, on sent l'absence de toute recherche. Le Père livre toute son âme !

Remarquons aussi le prestige qu'exerçait en Orient le nom latin, et quelle influence aurait eue l'action pontificale dans ces pays soumis violemment au mahométisme, si cette action de la Papauté eût été tant soit peu soutenue par les puissances catholiques.

VII

Cette fois, le touchant appel du V. P. Jourdain à ses Frères et aux Frères-Mineurs de la Perse fut non seulement entendu, mais couronné d'un plein succès. Plusieurs dominicains ne tardèrent pas à réjoindre le saint apôtre de l'Inde, et, parmi eux Fr. François de Pise qui, plus haut, nous a raconté le martyre des quatre Pères franciscains.

Les nouveaux missionnaires se montrèrent dignes de leur chef et de leur devancier dans cet apostolat laborieux et fécond, et le V. P. Jourdain lui-même put, dans ses *Mirabilia* leur rendre ce témoignage. « De mon temps, cinq Frères-Prêcheurs et les quatre Frères-Mineurs, martyrisés à Thana, ont été immolés pour la foi en ces contrées. »

C'est ainsi qu'au début du quatorzième siècle, pendant

que les franciscains fondaient la mission de la Chine, les fils de saint Dominique, au prix d'héroïques labeurs et dans le sang des martyrs, créèrent la mission de l'Hindoustan.

Les Frères-Prêcheurs établis aux Indes ne restèrent pas à Thana et dans la région circonvoisine, ils pénétrèrent dans l'intérieur de ces pays immenses. Bientôt ils eurent évangélisé toute la presqu'île en deçà du Gange : le Mangalore, le Mayssour, le Molpha, le royaume de Travancore, théâtre, deux siècles plus tard, des œuvres apostoliques des dominicains portugais et du grand saint François Xavier, en 1542.

Il y eut aussi des Frères-Prêcheurs à Méliapour, sur la côte de Coromandel, au tombeau de saint Thomas, où vingt ans auparavant, nous nous en souvenons, mourait Fr. Nicolas de Pistoie entre les bras du futur archevêque de Pékin, Jean de Monte Corvino. On en trouve la preuve dans un document italien du quatorzième siècle conservé à la Bibliothèque Laurentienne de Florence (1).

C'est un Frère Menentillo de Spolète qui, de Meliapour écrit à l'illustre Fr. Barthélemy de San Concordio, religieux du couvent de Pise. Après lui avoir souhaité sagesse et santé, Fr. Menentillo lui dit : « Je me rappelle que vous avez un grand amour de la science; vous savez beaucoup et vous voudriez tout apprendre : c'est pourquoi je vous entretiens de l'Inde supérieure, bien qu'un Frère-Mineur, le compagnon du Frère Nicolas, celui-là même qui a reçu son dernier soupir, en ait déjà parlé ; j'ai vu ce Frère et j'ai conféré de tout avec lui. »

Dans cette même lettre, Frère Menentillo, loin de se montrer indifférent aux choses de la science, cherche à

(1) Ce document signalé par Echard nous a été communiqué par le R. P. Joachim Berthier, O. P. Il a déjà paru, mais tronqué et mal copié dans les Mémoires du P. Fineschi. Nous le publierons.

expliquer, par des données astronomiques, pour quelle raison il n'y a ni printemps ni automne en ces régions. Il parle de la durée à peu près égale des jours et des nuits, de la position des étoiles, de la géographie de l'Inde supérieure qu'il appelle Maabar.

« Dans ce pays, dit-il, on trouve de grandes villes assez bien habitées, les cases sont faites de terre. »

Il traite pareillement des animaux, des plantes, des arbres, des fruits et des productions du pays, puis de la religion et des mœurs de ses habitants. Il indique le mode de navigation, confirme le renseignement des *Mirabilia* sur la façon étrange dont on reliait ensemble les pièces d'un navire; il fait connaître les vents qui soufflent dans ces régions, quand ils permettent de naviguer avec sécurité et quand, à cause d'eux, il y a péril à se mettre en mer. Il remarque enfin, qu'à certaines époques, les vents sont tellement violents, qu'on estime perdu tout vaisseau sorti du port.

VIII

Cependant les progrès de la foi et le besoin de plus en plus grand de missionnaires pressaient le V. P. Jourdain de reprendre le chemin de l'Occident et d'aller se présenter au Souverain-Pontife Jean XXII, qui siégeait à Avignon. Il se mit donc en route, mais au lieu de suivre la voie qui l'avait amené dans les Indes, de la côte du Malabar, il se dirigea par mer vers l'Arabie et la parcourut afin de pouvoir rendre compte au Pape de la situation morale et religieuse et des espérances, au point de vue de l'évangélisation, qu'offrait cette contrée jusqu'alors à peu près inconnue (1).

(1) Il est certain que le P. Jourdain a parcouru l'Arabie, on ne voit guère, d'après son propre récit, d'autre moment où il ait pu faire ce voyage.

De l'Arabie, il gagna probablement un port de l'Archipel, visita l'île de Chio, puis s'embarquant sur un vaisseau génois, vénitien ou pisan, il atteignit Avignon, séjour de la cour pontificale.

Pour un voyage aussi pénible, il ne fallut pas moins de six à dix mois, et puisqu'en août 1329 le V. Père Jourdain était depuis quelque temps déjà, auprès du Pape, on peut donner pour certain qu'il dut quitter sa chère mission des Indes vers la fin de l'année 1328, quatre ans après qu'il faisait à ses Frères de Tauris et de Marapha l'appel suprême que nous avons lu.

A Avignon, le V. P. Jourdain fut interrogé par Jean XXII et par les cardinaux, dont plusieurs étaient de son Ordre, sur ces lointains pays qu'il avait évangélisés. Ce fut, on le croit, pour répondre aux questions qui lui furent posées que le vénérable missionnaire rédigea son mémoire intitulé *Mirabilia* (1).

Dans cette relation, le P. Jourdain revient sur son apostolat chez les Hindous, et sur les maux qu'il y a endurés.

Citons-en tout entier ce passage du plus haut intérêt : « Quant à la conversion de ces peuples de l'Inde, je dis que s'il y avait là deux ou trois cents bons Frères qui voulussent avec ferveur et générosité prêcher la foi catholique, il n'y aurait pas d'année, où plus de dix mille personnes ne se convertiraient à la vraie foi !

« Pendant le temps que j'ai vécu au milieu de ces schismatiques et infidèles, dix mille environ se sont convertis. Nous n'étions qu'un petit nombre, nous ne pouvions tenir beaucoup de pays, ni les visiter tous. Une multitude d'âmes, ô

---

(1) La *Société de Géographie* publia en 1822 ce mémoire, d'après un manuscrit appartenant au baron Walkenaer.

douleur, ont péri et périssent encore, faute de prédicateurs qui leur annoncent la parole de Dieu !

« Quelle tristesse, quelle affliction d'apprendre que les infidèles sont pervertis par la prédication des Sarrasins maudits et perfides qui vont de ci et de là par tout l'ouest, comme nous et plus que nous, afin de les gagner tous à leur perfidie ! Ce sont eux qui nous accusent, qui nous frappent, nous jettent en prison et nous lapident, comme moi-même personnellement j'en ai fait l'expérience ! Quatre fois j'ai été incarcéré par eux. Combien souvent ils m'ont arraché les cheveux, frappé, lapidé? Dieu le sait. Mes péchés le méritaient, je l'ai supporté volontiers, puisque je n'ai encore pu, pour la foi, donner ma vie par le martyre, comme il est arrivé à mes quatre premiers compagnons. Qu'il en soit de moi du reste ce que voudra le Seigneur. De mon temps cinq Frères-Prêcheurs et quatre Frères-Mineurs sont morts en ces contrées, massacrés pour la foi catholique. Malheureux que je suis de ne l'avoir pas été avec eux ! »

On sent dans le récit du Vénérable Père qu'il aimait ces peuples de l'Inde pour lesquels il avait souffert jusqu'à l'effusion du sang. Aussi, pour lui il n'y a pas de pays pareil ni de peuples meilleurs. *Melior non est terra et pulchrior populus nec sic probus.* Nulle part les vivres ne sont aussi bons et agréables ; les habitudes de la vie et les mœurs y sont aussi nobles qu'au sein de la chrétienté. Il y a chez eux plus de bonne foi, Dieu m'en est témoin, ceux qui ont été convertis à la sainte religion par les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs sont certainement dix fois meilleurs et plus charitables que nos chrétiens d'Europe. » Ailleurs, à propos de l'Inde-Mineure, il fait encore cette remarque : « Les payens ont des prophètes qui assurent que nous, Latins, nous devons conquérir le monde entier. Dans ces Indes, il y a des tribus qui se disent chrétiennes et ne le sont

pas. Elles n'ont pas le Baptême, ne savent rien de la foi, et pensent que saint Thomas était le Christ. J'y ai baptisé et gagné à la foi près de trois cents personnes dont beaucoup étaient des idolâtres et des Sarrasins. »

Plus occupé du salut des âmes que des choses de ce monde, Fr. Jourdain ne dédaigna pas toutefois de prêter attention à l'histoire naturelle des pays qu'il habita ou qu'il parcourut. Dans son mémoire, il en décrit même certaines curiosités, il parle de la flore et de la faune de ces contrées : il expose les mœurs des éléphants, leur force, leur sagacité, la manière dont on leur fait la chasse et dont on les dompte.

Le missionnaire signale des oiseaux dont le plumage est d'une grande variété et qui ne ressemblent en rien à ceux d'Occident, notamment des perroquets de toute couleur. Il a vu des arbres gigantesques, des serpents dont certains, d'une grosseur énorme, sont inoffensifs.

Il donne également des détails de mœurs d'un véritable intérêt. A la mort d'un personnage de haut rang, il a vu ses femmes, au nombre de cinq, monter sur le bûcher disposé pour la dépouille mortelle du défunt, et se laisser brûler vives près du cadavre. Il fait l'observation que ces infortunées vont à cette mort comme à des noces ; il décrit aussi l'attitude des guerriers allant au combat. Au point de vue de la religion, il dépeint les usages de ceux qui sacrifient aux idoles, des adorateurs du feu, etc.

Enfin il énumère les différentes contrées qu'il a connues pour les avoir parcourues lui-même, et celles dont il a entendu parler par d'autres voyageurs. Il a visité la Grèce, l'Arménie, les îles de l'Archipel, la Turquie, la Perse, ce qu'il appelle l'Inde-Mineure, c'est-à-dire la partie supérieure des possessions anglaises de l'Hindoustan et les Grandes-Indes, ou l'Inde-Majeure. Il est allé en Chaldée et en Arabie. Dans la partie inférieure de la presqu'île Cisgangétique, il

signale douze rois idolâtres, dont le plus puissant règne sur le Malabar, lieu où naît le poivre; le roi de Singuyli, celui de Coulam, de Molephata (ou Molpha), le roi de l'île de Ceylan, où il y a des pierres précieuses et de magnifiques éléphans ; le roi de l'île de Thana (ou Jana), le très puissant roi de Télène, le prince de Maratha dont le royaume est très vaste, et le roi de Batigola, soumis aux musulmans.

L'auteur nomme une troisième Inde qu'il n'a pas vue ; entre cette Inde et l'Ethiopie, on assure, dit-il, que se trouve le paradis terrestre. Il n'a pas visité l'Ethiopie où il y a deux grands volcans ; là, tout le peuple est chrétien, mais hérétique. Il a sur ce pays des renseignements circonstanciés. Le sultan de Babylone paie tribut à l'empereur d'Ethiopie. Il en est de même de la grande Tartarie ; il n'y a pas pénétré, mais ce qu'il en raconte il le tient de témoins dignes de foi. En ce pays, il n'y a qu'un seul empereur, contrairement à l'usage des Indes où se trouvent beaucoup de princes particuliers. Enfin il dit un mot de la terre d'Azan, de Morgan, des montagnes avoisinant la mer Caspienne, de la Géorgie et du royaume de Cathay ou Chine septentrionale, vers lequel il se dirigeait quand il fut arrêté à Thana. Il indique aussi les distances entre Constantinople, la Tartarie et l'empire de Perse qui s'étend, dit-il, depuis Trébizonde et la mer Noire jusqu'à l'océan Indien.

Tel est en résumé ce traité des *Merveilles* que le V. P. Jourdain offrit au Pape Jean XXII.

IX

Le V. Père Jourdain de Sévérac n'était pas le seul missionnaire présent à la cour pontificale d'Avignon, dans l'été de 1329.

Faire connaître ici ces hommes apostoliques, narrer leurs actes glorieux, reproduire les lettres mémorables que le

Saint-Siège, à leur occasion, adressa aux empereurs de Trébizonde, de Perse, de Tartarie, d'Ethiopie, aux princes de Russie, de Géorgie, du Khorossan, du Turkestan, etc., serait écrire une belle page de l'histoire des missions du moyen âge. Mais le cadre de cette notice ne le comporte pas. Revenons au V. P. Jourdain, plaidant la cause de la mission des Indes devant le Pape Jean XXII.

Cette œuvre était en pleine floraison. Il lui fallait un évêque pour la développer, lui communiquer les grâces, et lui donner la direction conférée à l'épiscopat par Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'était du reste la règle que le Saint-Siège s'était imposée. Dès qu'il y avait quelque part un groupe important de néophytes et de fidèles, le Pape érigeait la chrétienté nouvelle en diocèse et mettait à sa tête pour le gouverner celui des missionnaires qu'il croyait le plus apte à accroître le royaume de Dieu.

Pour celle de l'Hindoustan, il n'y avait pas à hésiter. Jean XXII avait devant lui l'Apôtre saint, zélé, qui l'avait fécondée de son sang et de ses sueurs ! Pouvait-il en choisir un autre?

Sur la côte de Malabar, on se le rappelle, les Dominicains étaient établis depuis Sourat et Thana, au nord, jusqu'à l'extrémité de la presqu'île Cisgangétique et même au-dessus de Pondichéry, sur la côte de Coromandel à Madras ; or, parmi les villes du littoral, il y en avait une vraiment centrale au point de vue de l'avenir de la Mission. C'était Coulam (Quilon), l'un des grands ports de l'Inde, situé au pied d'un promontoire rocheux. Quilon est encore actuellement la principale station militaire du royaume de Travancore. Son nom, dit Elisée Reclus, paraît dans les documents du moyen âge, sous les formes de Kalouam, Kollam-Colom, Colombo, Columbum et Palumbum. Marco Polo l'appelle Coillum (1).

(1) La synonymie des mots latins et la proximité des lieux a fait croire que le siège de cet évêché, créé par Jean XXII pour le V. P. Jour-

La plupart des vaisseaux qui contournaient la pointe du cap Comorin pour parcourir l'océan Indien faisaient escale à Coulam. Fréquemment on y changeait de navire. De là on pouvait, par l'intérieur, traverser l'Hindoustan et arriver par terre à Méliapour. Il y avait à Coulam une réunion imposante de fidèles, fruit du zèle des missionnaires. Pour ces raisons, le V. P. Jourdain signala ce lieu propice à l'attention du Souverain-Pontife pour y établir le siège du nouvel évêché, et le neuf août de l'année 1329, le Pape Jean XXII expédiait d'Avignon des Bulles solennelles par lesquelles il créait le diocèse de Coulam. En voici le texte : elles rendent à l'Apostolat du V. P. Jourdain et des autres missionnaires, un hommage si éclatant que c'est pour nous un devoir de les citer presque intégralement (1).

« Par les témoignages les plus véridiques et les plus dignes de foi Nous avons appris, écrit Jean XXII, que plusieurs Frères-Prêcheurs, embrasés du zèle de la Foi et du feu de la Charité, désirant gagner des âmes à Dieu, sont allés, avec la permission de leurs supérieurs, dans de lointains pays d'Orient et notamment aux Grandes-Indes. Ils ont parcouru, au prix de labeurs incroyables, des régions nombreuses de cet empire des Indes. Ils y sont demeurés plusieurs années, prêchant avec ferveur à ces peuples la

---

dain, est Columbo, dans l'île de Ceylan. C'est une erreur; il est impossible de ne pas adopter l'opinion d'Elisée Reclus quand on a lu attentivement Marco Polo, l' *Iter ad Orientem* de Fr. Odéric de Frioul, les *Mirabilia* de Fr. Jourdain, l'*Itinerarium* de Jean de Mandeville, la relation de Fr. Jean de Marignola, et enfin la dissertation dont M. Coquebert-Montbret a fait procéder la publication des *Mirabilia* de Fr. Jourdain de Sévérac dans le *Recueil des voyages* et *Mémoires de la Société de Géographie*. Ibn-Batoutah, voyageur maure (vers 1332), nomme cette ville du nom arabe de Kalouam. Il dit qu'elle est la dernière ville de la côte du Malabar. Des jonques chinoises fréquentaient son port et celui de Calicut.

(1) Bibl. nat. — Suarez, Oriens christianus. M. 8934, t. XXIII, p. 41.

parole de Dieu et les instruisant. Ils en ont converti heureusement beaucoup, et, des ténèbres de l'erreur, les ont amenés à l'indéfectible lumière de la vérité.

Afin donc que ce bien si avantageusement commencé et ensuite poursuivi avec les progrès les plus consolants, se développe, afin aussi que les Frères, qui se dépensent sans relâche à l'évangélisation de ces peuples, en convertissent un plus grand nombre, Nous, successeur quoique indigne, sur cette terre, du B. Pierre, rendant grâces au Seigneur de la conversion de ces infidèles, voulant encourager et confirmer cette œuvre sainte, si conforme au divin bon plaisir, par la sanction des faveurs apostoliques ; après y avoir mûrement réfléchi et pris l'avis de Nos vénérables Frères, de la plénitude de Notre pouvoir, à la louange et à la gloire de Dieu, à l'honneur de la Sainte Eglise, pour la dilatation de la foi orthodoxe et du culte du nom divin, enfin pour le profit toujours plus grand des âmes, Nous avons été amenés à choisir dans le royaume des Indes, un lieu apte, convenable et éminent, *insignem, aptum et congruum*, et Nous érigeons ce lieu en cité sous le titre de Colombo. De plus, afin de réunir les fidèles de ces contrées en une Eglise particulière, Nous jugeons opportun de constituer dans cette ville une église cathédrale à laquelle Nous donnerons, Dieu aidant, un Epoux digne et capable qui puisse la gouverner et la servir... »

Quelques jours après, le 21 août, le Pape écrivait (1) à Fr. Jourdain lui-même, en ces termes :

« Jean, serviteur des serviteurs de Dieu, à Notre V. Fr. Jourdain Cathala, évêque de Coulam, salut : Considérant que Vous, Prêtre et Profès de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, versé dans la science théologique, vous avez personnel-

(1) Bibl. nation. mss. 8934 — Suarez. Or. christian, t. XXIII, p. 41.

lement expérimenté la condition et la situation de ces peuples (des Indes) en leur prêchant la Parole divine et que vous avez gagné les âmes de beaucoup de fidèles à Notre-Seigneur Jésus, pour qui le zèle de la sainte Religion est une preuve de sainteté, *cui sacræ religionis zelus vitæ munditia est,* Nous vous avons, en conséquence, fait donner la consécration épiscopale, par Notre Vénérable Frère Bertrand, évêque de Tusculum. C'est pourquoi, par les présentes Lettres apostoliques, Nous mandons à votre Fraternité de vous rendre à votre Eglise avec la grâce de Notre bénédiction. »

En même temps, le Vicaire de Jésus-Christ remettait au vénérable Evêque différentes lettres de recommandation en sa faveur et celle des Frères-Prêcheurs et Mineurs, ses coopérateurs dans la mission. L'une d'elles était générale et adressée à « tous les chrétiens répandus dans les Indes ; » une autre était destinée spécialement à tous les chrétiens de la ville et du diocèse de Coulam ; une troisième au « Roi magnifique de Delhi de l'Inde-Mineure. »

Ce roi de Delhi était-il le radjah du royaume qui porte ce nom de Delhi au nord-est de l'Hindoustan ? On peut le croire, puisqu'il s'agit d'un royaume de l'Inde-Mineure. Il en résulterait que le vénérable évêque se proposait, au retour, de pénétrer jusqu'au centre des Grandes-Indes.

D'autre part, sur la côte de Mangalore, au sud de Cochin et au pied d'un promontoire bien connu des marins, le mont Dali ou Delhi, existe une ville nommée Caunoor ou Khaunoure, ville fameuse dans l'histoire de l'Hindoustan. Est-ce simplement au prince de cette région que le Pape écrivait, on peut le soutenir : la première hypothèse paraît cependant plus probable.

Dans les lettres aux rois magnifiques de Delhi et de Coulam, après les avoir félicités et remerciés de la protection

accordée par eux aux Frères-Prêcheurs, le Pape les prie instamment de continuer les mêmes faveurs au V. Père « Jourdain, évêque de Coulam *et aux autres évêques du même Ordre qu'il envoie dans ces régions* (1). » D'où il suit — et le fait mérite d'être remarqué — que Jean XXII avait fait ordonner évêque, en même temps que le V. P. Jourdain, d'autres dominicains pour évangéliser ces immenses contrées de l'Inde.

Le 30 mars 1338, le Pape écrivit une lettre semblable aux chrétiens demeurant dans le Molephatan « in Molephatan (2). » Dans une autre, il recommande Fr. Jourdain Cathala, évêque de Coulam, les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs au seigneur des Nascarins et aux Nascarins de ce pays. » A ceux-ci qui étaient évidemment des schismatiques (3) le Souverain-Pontife disait : « Notre désir le plus ardent est assurément qu'un rayon de la grâce céleste illumine ceux que le Fils de Dieu a rachetés de son sang, et qu'ils soient sauvés. Nous avons soif de voir enfin disparaître le schisme et la division du milieu de ceux que le baptême a régénérés, afin que l'Eglise romaine, sainte, catholique et universelle, ne fasse qu'un seul troupeau sous un seul pasteur et conduise sûrement ses enfants à la béatitude finale. »

Dans ce but, le Pontife conjure les Nascarins, par l'effusion

---

(1) Bibl. nation. mss 8934 — Suarez, Or. christ., t. XXIII, p. 41.

(2) Ibid. XXXIII. p. 41.

(3) Bull de l'Ordre tom II., p. 191. Elisée Reclus, *Géogr. univ.*, t. XIII. — Les Moplah forment encore à cette heure « le groupe de population la plus énergique et la plus entreprenante du Malabar. » — Les Nascarins étaient des chrétiens dits de Saint-Thomas qui adhéraient en général à la doctrine de Nestorius. Ils n'ont pas cessé d'exister sous le nom de *Nascarini moplah* et constituent un des éléments considérables de la population de l'Inde méridionale; ils relèvent du Patriarche de Babylone, le syriaque est leur langue sacrée.

du sang de Jésus, de bien accueillir son vénérable Frère Jourdain Cathala, évêque de Coulam, profès de l'Ordre dès Frères-Prêcheurs, récemment promu à la dignité épiscopale qu'il leur envoie, et aussi ses chers fils, les Frères-Prêcheurs et Mineurs qui sont parmi eux ou qui vont s'y rendre. « Considérant, leur dit-il, que pour aller à vous ils ont de longs espaces à franchir par terre et par mer, avec les plus grandes fatigues, et au péril de leur vie, uniquement pour coopérer à la grâce divine dans l'œuvre de votre salut, recevez-les avec affection, traitez-les charitablement, prêtez une oreille attentive et pieuse aux instructions qu'ils vous feront sur la doctrine catholique, écartez l'erreur et le schisme, adhérez à l'enseignement des saints Pères, et qu'ainsi, pour tous ceux qui ont l'insigne bonheur de porter le nom de chrétien, il n'y ait qu'un seul Dieu, un seul baptême, une même foi et une même confession de cette vraie foi. »

Cette lettre de Jean XXII est datée d'Avignon, le 8 avril 1330 (1). Il faut en conclure que le V. P. Jourdain et la nouvelle recrue des missionnaires qu'il emmenait avec lui, ne quittèrent pas la cour pontificale avant le printemps de cette même année 1330.

Or, presque au moment où Frère Jourdain, sacré évêque de Coulam, retournait dans la chère mission qu'il avait fondée, mourait à Pékin le vénérable archevêque Frère Jean de Montecorvino, militant depuis près de quarante années dans la mission de la Chine ; son exemple avait eu jadis une grande force pour déterminer le départ de Frère Jourdain pour l'Extrême-Orient. Le Frère-Prêcheur, Guillaume Adam, successeur de Franco de Pérouse sur le siège de Sultanieh, si l'on en croit un auteur moderne, se serait alors trouvé, on

---

(1) Bull. de l'Ordre, t. II, p. 191, d'après Raynaldi.

ne sait pour quel motif, à Pékin ; il aurait reçu le dernier soupir du saint archevêque, et présidé à ses funérailles qui furent très solennelles (1).

Si, au retour, Frère Guillaume Adam revint par mer, il dut avoir la consolation de rencontrer à Coulam le V. Père Jourdain, devenu son collègue dans l'épiscopat et arrivé depuis peu de l'Occident. Ils s'étaient connus autrefois à Tauris et ils se retrouvaient à l'extrémité de l'Hindoustan, l'un revenant du nord de la Chine, l'autre de l'Europe et de la France ! Que d'entretiens intimes et saints ces deux vaillants Frères-Prêcheurs, pérégrinant pour le Christ, durent échanger ensemble avant de se séparer, pour accomplir la très sainte volonté de Dieu au poste que sa Providence leur avait assigné dans les desseins de sa miséricorde à l'égard des peuples de l'Orient.

X

Ici s'arrête brusquement ce que nous avons pu découvrir du V. Père Jourdain Cathala de Sévérac. Vécut-il encore longtemps après son retour dans les Indes ? Succomba-t-il

---

(1) Le manuscrit magnifique de la Bibl. Nationale où est inséré le traité de Fr. Guillaume Adam, est le n° 2817 du Fonds français, sous le titre de *Livre des Merveilles*. Le traité de Fr. Guillaume Adam est intitulé : *de l'Etat et de la puissance du grand Can du Cathay, Souverain Empereur des Tartares*. Nous devons à la vérité de reconnaître que si Frère Guillaume Adam décrit les funérailles de Fr. de Montecorvino, il n'y apparaît pas clairement qu'il en ait été le témoin oculaire. D'autre part, le 14 février 1320, le siège métropolitain de Sultanieh était certainement vacant depuis quelque temps et le Pape ayant désigné le dominicain Fr. Jean de Corée pour archevêque, lui envoya le pallium par ses « vénérables Frères Thomas de Semiscate et Jourdain de Coulam du même Ordre, suffragants » de Sultanieh. Frère Guillaume Adam n'était donc plus archevêque à cette date, était-il mort ou avait-il donné sa démission comme son prédécesseur Franco de Pérouse pour pénétrer plus à l'aise jusqu'aux extrêmes limites de l'Asie, nous l'ignorons. (V. Bull. de l'Ordre, t. II. p. 190.)

les armes à la main? où et comment? Toute donnée certaine, à ce sujet, nous fait défaut.

Si l'on en croit Jean de Réchac (1), écrivain du dix-septième siècle, le vénérable évêque de Coulam serait mort martyr à Thana en l'année 1336.

« Les mahométans et les hérétiques nestoriens, dit Jean de Réchac, se saisirent du Père Jourdain, lui mirent une corde au col et le traînèrent ainsi hors la ville. Plusieurs chrétiens voulurent le défendre ; mais lui, craignant qu'à son occasion il n'y eût quelque carnage, il les empècha, et voulut être comm'un aigneau sans défense parmy les lous : Eux donc l'ayans ainsi traîné hors la ville, l'assommèrent de cous de pierre.

« Leur passion assouvie, les chrétiens prirent son cors et l'ensevelirent fort honorablement. Et d'autant qu'il les avoit servy si lon temps avec une si grande édification, ils n'en voulurent jamais perdre la mémoire. Et, pour ce mirent son image en relief, vêtue des habis de l'Ordre sur un des Autels de l'Eglise et le prirent pour un de leurs Patrons. Du depuis les Mahométains devenans les plus fors, ils ruinèrent les Eglises et tout le christianisme du pays. »

Jean de Réchac appuie cette tradition sur le témoignage du dominicain Sousa dans son « *Histoire de l'Ordre en Portugal et aux Indes Orientales* et sur celui du Père Jean de los Santos dans son ouvrage intitulé : *Ethiopia oriental* (2). »

Nous apprenons, en effet, de Sousa, qu'environ 170 ans après que le V. P. Jourdain eut évangélisé l'Hindoustan et cinq ans après que Vasco de Gama eut découvert la nouvelle route des Indes, les deux frères Alphonse et François

(1) Jean de Réchac, *Vie des Saints de l'Ordre*, t. III, p. 827.
(2) *Ethiopia oriental.*, IIe part., livr. VI, Sousa, t. V. et VI.



d'Albuquerque ayant organisé une expédition pour s'emparer de ces vastes contrées au nom du roi de Portugal, quatre dominicains les accompagnèrent. La flotte portugaise aborda à Cochin, sur la côte de Malabar. On y éleva une forteresse, la première des Indes. Les Pères la bénirent et érigèrent une église en ce lieu. De Cochin, Alphonse d'Albuquerque se rendit à Coulam. Il y avait encore en cet endroit une pauvre petite église toute dénudée et presque en ruines. Parmi les chrétiens, des adultes de 20 à 30 ans n'étaient pas même baptisés. Alphonse d'Albuquerque confia le soin de ce groupe d'anciens chrétiens au Père Rodrigo Honen, l'un des quatre dominicains qui accompagnaient l'expédition. Par une étonnante coïncidence, ce fut la première chrétienté de l'Inde organisée depuis la conquête par les Portugais. Le Père Maffei, jésuite, a écrit du Père Rodrigo de Coulam : « Ce fut un religieux d'une vie parfaite et d'une grande doctrine ; en peu de temps il confirma de nombreux chrétiens dans la foi véritable, et délivra beaucoup de pays du joug du démon pour les gagner à Jésus-Christ. »

Dans ce voyage on s'établit aussi à Cranganor (1) et à Meliapour, où il y avait plus de douze mille cases de chrétiens, successeurs de ceux que saint Thomas, et ensuite les dominicains du moyen âge avaient évangélisés. Bientôt après, les dominicains portugais fondèrent à Chaul un couvent, puis à Thana, dans l'île de Salsette, une humble maison servant d'hospice pour les religieux qui venaient du couvent de Bacaïm.

Bacaïm était une très belle ville se dressant en face de Thana, sur un promontoire, près de la mer. De nos jours, il n'y reste que des débris de palais et d'églises, et le tombeau d'Albuquerque.

---

(1) Cranganor, ville d'abord puissante à huit lieues au-dessus de Cochin, est aujourd'hui complètement détruite.

Or, écrit Sousa en l'année 1564, près de Bacaïm, dans la ville de Thana, en fouillant les ruines d'un édifice, on découvrit une statue bien conservée représentant un religieux dominicain. La nouvelle en vint au Père Alexis de Setuval présent alors au couvent de Bacaïm. C'était un homme de grand sens, non moins que le gouverneur Antoine de Sousa ; tous les deux interrogèrent les gens du pays les plus âgés, et demandèrent à chacun séparément de qui était cette image ; tous, d'un commun accord, répondirent que dans leur enfance, ils avaient vu cette statue vénérée du peuple dans une pagode. C'était parmi eux une tradition qu'ils tenaient de leurs ancêtres, que, dans des temps reculés, deux caciques de Frenghistan — c'est le nom qu'ils donnaient aux prêtres catholiques — étaient venus en ce lieu, qu'ils avaient opéré des merveilles au-dessus du pouvoir de la nature, rendu la vue aux aveugles, l'usage de leurs membres aux boiteux et même qu'ils avaient ressuscité des morts, enfin qu'ils avaient été cités et condamnés par le roi du pays qui les fit massacrer. Mais le peuple, ému de cette cruauté et reconnaissant des bienfaits, dont les hommes de Dieu l'avaient comblé, fit fabriquer, en mémoire des deux saintes victimes, une statue qui les représentait comme ils étaient vêtus de leur vivant et on avait placé cette statue parmi les idoles de la pagode. » Ils ajoutaient, qu'à l'époque de la découverte des Indes, avait abordé à Thana un capitaine portugais qui détruisit une grande partie de leur ville, et l'image demeura cachée dans les ruines de la pagode ; ce qui est confirmé, remarque Sousa, par l'histoire des Indes, qui donne pour auteur du fait le capitaine-major Diego de Silvera.

Sousa conclut ainsi : Il demeure donc prouvé qu'il s'agit ici du Fr. Jourdain, dominicain, le même que les chroniques franciscaines racontent être venu avec les quatre Frères-

Mineurs martyrisés à Thana, près de Bacaïm, sur la côte des Indes. Ces mêmes chroniques font aussi mention d'un autre dominicain, Fr. François, qui vécut à Thana. » Le P. Jean de los Santos fait le même récit.

Pour nous, les documents qui nous ont montré le V. Père Jourdain, missionnaire dans les Indes et évêque de Coulam, ne nous permettent pas d'être aussi affirmatifs et de voir, dans la statue trouvée à Thana, l'image commémorative des VV. Pères Jourdain de Séverac et François de Pise, ni d'assurer qu'ils ont reçu la couronne du martyre à Thana. Au moins le témoignage des Hindous, rapporté par Sousa, fait-il connaître, avec éclat, la renommée de sainteté que les Frères-Prêcheurs du xive siècle avaient laissée dans ces lieux arrosés de leurs sueurs, et où ils s'étaient dépensés, jusqu'au sacrifice de leur vie, pour la gloire de Dieu et l'extension du règne de Jésus-Christ (1) !

---

(1) La mission de Quilon (Coulam) forme de nos jours un Diocèse confié aux RR. Pères Carmes ; il compte environ 84.000 catholiques.

Le Concordat signé le 26 juin 1886 entre le Saint-Siège et le Portugal, au sujet du protectorat portugais dans les Indes orientales, donne un interêt d'actualité à la présente étude : puisqu'il a pour objet le siège métropolitain de Goa, les trois évêchés portugais de Daman ou Cranganor, de Cochin et de Saint-Thomas de Méliapour et les diocèses de Bombay, de Mangalore, de Quilon et Maduré, tous évangélisés dès le xive siècle par les Dominicains.

Lyon — Imp. Jevain, rue Sala, 48




C 3675.5
Le venerable pere Jourdain Catha
Widener Library 002843499
3 2044 081 786 550